

La Communion dans les Catacombes.

l
P
r
e
la
ri
la
ti
pe
N
no
y
pr
af



Pensée Dominante.

LE SOULAGEMENT DES âmes du Purgatoire.

LES Pères de l'Eglise nous représentent les saints Anges puisant sur l'autel dans des coupes d'or le précieux Sang de Jésus-Christ pour aller le répandre comme une bienfaisante rosée sur les flammes du Purgatoire, et à tous les instants des âmes purifiées par cette effusion expiatoire s'envolent jusqu'au lieu de leur repos éternel.

Il dépend donc de nous de placer à jamais dans le sein du Père céleste ces âmes qui ne peuvent plus l'offenser, mais soupirent après le souverain Bien dont leurs anciennes fautes les tiennent éloignées. Nous pouvons leur procurer plus tôt ce souverain Bien par nos prières, par nos aumônes et nos mortifications, unies aux mérites du Sauveur. Nous pouvons racheter les captifs de la justice de Dieu en puisant dans le trésor de l'Eglise, et c'est surtout par le saint Sacrifice de la Messe et par la sainte Communion que s'exerce cette œuvre de miséricorde admirable. Si les ossements d'Elisée rendirent la vie à un enfant, à combien plus forte raison l'application du Sang de Jésus-Christ aura-t-elle de puissance pour donner la vie bienheureuse aux âmes souffrantes ! Nous éprouvons tant de peine à voir souffrir ceux que nous aimons et tant de bonheur à les soulager ! Que notre charité nous incline donc vers le Purgatoire pour y porter la joie et la lumière : et la reconnaissance nous préparera dans les pauvres captifs secourus par notre affection des protecteurs et des amis puissants.

Mais pouvons-nous attendre des âmes du Purgatoire une protection efficace ? Elles ne peuvent rien pour elles-mêmes, il est vrai, parce que le temps de mériter est passé : mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient impuissantes à nous obtenir de Dieu les grâces que nous sollicitons par leur intermédiaire : les saints ne peuvent plus mériter, et leur protection est cependant très efficace.

“ Les morts, dit Bellarmin, peuvent nous venir en aide parce que les membres doivent imiter le chef. Jésus-Christ, notre chef, a racheté toutes les âmes, et celles des hommes qui étaient sur la terre et celles des morts, pendant sa vie et après sa mort. Il doit y avoir quelque réciprocité entre les membres d'un même corps : puisque, dans l'Eglise, les vivants secourent les morts, les morts doivent secourir les vivants, chacun à sa manière. ”

Des révélations sans nombre nous attestent l'efficacité de la protection des saintes âmes. Saint Grégoire rapporte que Paschase, encore en Purgatoire, opérait des miracles ; saint Pierre Damien raconte la même chose de saint Séverin. “ Quand je veux obtenir quelque grâce du Père Eternel, disait sainte Catherine de Bologne, je prie les âmes du Purgatoire de la demander en mon nom, et par leur intercession j'obtiens ce que je désire. ”

“ Ayez une grande dévotion aux âmes du Purgatoire, disait la Vénérable A.-M. Taïgi, cette dévotion vous préservera de bien des maux, vous et votre famille. ” Il n'y a pas de grâce que l'on ne puisse obtenir par l'intermédiaire des pauvres âmes ; mais elles semblent avoir un privilège spécial pour protéger leurs bienfaiteurs contre la perte des biens temporels, les périls, le danger d'une mauvaise mort et les peines même du Purgatoire. On a fait des volumes avec le récit des grâces qu'elles ont obtenues.

Que conclure de là, sinon que leur protection est très efficace et que leur reconnaissance pour ceux qui leur viennent en aide est très vive ? “ Dans ce séjour du Purgatoire, dit sainte Brigitte, je vis se lever une aurore : elle allait croissant peu à peu, et la grande voix d'une multitude criait : O Seigneur Dieu ! donnez une récompense centuple à nos amis de la terre, qui, par leurs bonnes œuvres, nous font monter vers la lumière céleste et jusqu'à la vision de votre face. ”



LE CONGRES

→ eucharistique de Ste-Thérèse ←

(du 12 au 14 Septembre)

Les solennelles manifestations du premier congrès eucharistique régional du diocèse de Montréal viennent d'avoir lieu à Ste-Thérèse. Ces fêtes si belles en l'honneur du Dieu de l'Hostie ont évoqué le souvenir toujours vivant de la grande manifestation de 1910 à Montréal.

Les manifestations publiques

Ouverture du Congrès

Vendredi soir 12 Septembre.

Il est 8 heures. Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, revêtu de la *Cappa Magna* apparaît sur le portique du collège; une foule considérable, les élèves du Séminaire en surplis blanc et en soutane noire le précèdent. On se rend ainsi jusqu'à l'église paroissiale. Cette longue procession d'habits blancs, ce silence religieux de tous les cœurs et de la nature, dans la demi-obscurité du soir, font une impression superbe sur tous les assistants. L'église est trop petite pour recevoir la foule, ce soir là. Plus de 6000 personnes se pressent dans la vaste nef et dans les jubés de l'église. Le moment est solennel. Le congrès commence par les adresses lues au milieu d'un silence religieux et impressionnant. C'est sur cet auditoire enthousiaste que Sa Grandeur laissa tomber ses éloquentes paroles, les premières d'un premier congrès régional dans son diocèse et en Canada.

Après le salut, auquel officiait Mgr l'archevêque lui-même, un spectacle féérique nous attendait. A notre insu, le village s'est illuminé. Les habitants de Sainte-Thérèse ne s'y reconnaissaient plus eux-mêmes. Leurs maisons décorées d'écussons aux armes papales, de drapeaux, d'inscriptions religieuses, paraissaient agrandies, comme soulevées de terre. L'allée eucharistique — une rue bordée de colonnades enguirlandées, réunies par des banderolles électriques — se dessine, fière, au-dessus des autres rues. Les six arcs illuminés et le baldaquin, en face du collège, se découpant sur l'ombre des arbres et du séminaire, tirent de toutes les poitrines ce cri spontané: "Que c'est beau!" Oui, c'était beau de voir ces drapeaux se déployant au souffle léger de la brise de la nuit, de lire ces inscriptions, de voir ces riches tentures soulevées majestueusement, semblait-il, par le souffle de foi et de charité de ces populations.

Un long défilé s'organise à travers les rues du village. Une cavalcade et des centaines de flambeaux portés par les enfants d'écoles accompagnaient la voiture de Sa Grandeur. En face du collège, on présente les armes à Monseigneur, et la foule se disperse en silence. La première journée du congrès finissait.

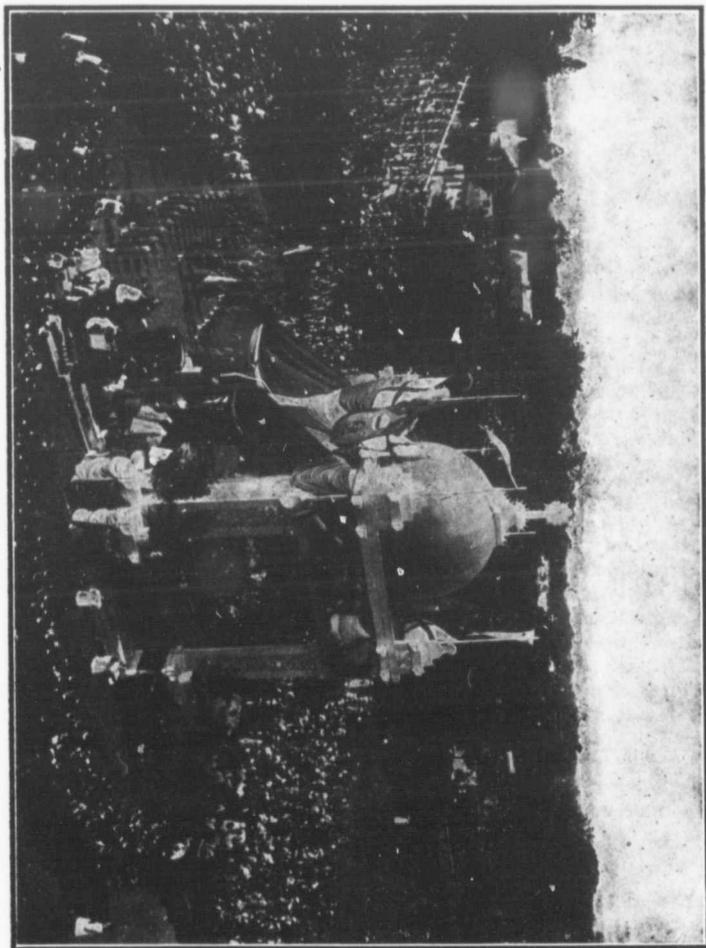
Messe des enfants.

Le samedi, 13 septembre, c'était la journée consacrée aux séances d'étude. Il y eut cependant le matin une petite fête tout intime, toute de joies pures.

Comme l'*Education eucharistique des enfants* devait être le thème principal des travaux et des délibérations du Congrès, on avait eu l'excellente idée d'organiser spécialement pour eux deux cérémonies religieuses: la messe dite des enfants à 7.20 heures du matin, et l'exercice de l'adoration à 4.30 heures de l'après-midi.

Plus de 1500 y assistèrent.

Malgré l'heure matinale, malgré le mauvais temps qui devait se prolonger jusque dans l'après-midi, l'église se remplit bientôt de la troupe enfantine. Plusieurs paroisses voisines avaient même envoyé un contingent.



LA MESSSE EN PLEIN AIR.



Durant la messe, des chants appropriés à la circonstance furent exécutés par les élèves du pensionnat de la Congrégation Notre-Dame.

Mgr l'Archevêque s'était réservé de donner aux enfants l'allocution finale. Il le fit avec cette aimable simplicité et cet à propos dont il a le secret en pareilles circonstances.

Entre autres conseils que Sa Grandeur donnait alors aux enfants, notons les deux suivants relatifs à la communion fréquente et à la question de la vocation.

"Aimez Notre Seigneur, chers enfants, vous aurez toujours besoin de lui; il vous a aimés jusqu'à mourir pour vous sur la croix, et aujourd'hui il veut être votre nourriture; communiez alors comme vous venez de le faire. Le plus beau moment de votre vie, c'est quand vous communiez. Et ce que vous avez fait, continuez-le toute votre vie, et, si possible, tous les jours de votre vie; prenez-en dès aujourd'hui la résolution. Alors même que vous auriez trente ou quarante ans, est-ce que Notre Seigneur, n'aura pas les mêmes droits à votre amour et à votre reconnaissance? Grandissez, chers enfants, grandissez dans l'amour de l'Eucharistie et de la Communion.

"Puis, mes chers enfants, plus tard que ferez-vous? N'aimeriez-vous pas à dire la Messe, à être prêtres, servir Dieu et le faire aimer? N'aimeriez-vous pas à faire ce que font vos maîtres et vos maîtresses? à vous donner entièrement à Dieu par la vie religieuse? N'aimeriez-vous pas à vous dévouer à l'enseignement des petits enfants ou au soin des malades, des pauvres ou des affligés? Est-ce que vous n'avez pas ce désir des grandes âmes? Après chacune de vos communions, après l'offrande de vous-mêmes à Jésus, dites-lui: Je ne désire qu'une chose, c'est de vous servir ici-bas comme vous le voulez et d'accomplir en tout votre sainte volonté. Si vous m'appellez à vous servir au pied des saints autels, je le veux, je vous en remercie, donnez-moi seulement les moyens de marcher dans la voie que vous désirez pour moi. Ce sera là être fidèles à votre vocation et vous serez alors assurés de votre salut"....

Après l'allocution de Sa Grandeur, eut lieu l'exposition et la bénédiction du Très Saint Sacrement qui resta exposé toute la journée aux adorations des pieux fidèles. Ceux-ci se succédèrent en foule jusqu'à l'exercice de 4.30 heures, où les enfants avaient été spécialement convoqués et qui fut clôturé par un dernier salut solennel.

➤ SEANCES. ➤

La journée du samedi, à part la messe de communion pour les enfants, fut tout entière consacrée aux réunions d'étude.

Les séances des mères de famille au séminaire et des instituteurs et institutrices au couvent, celle des pères de famille et des jeunes gens, comme aussi la conférence sacerdotale réunirent des centaines de personnes. A celle des hommes le soir, on comptait plus de 1000 personnes. Mgr Bruchési et son auxiliaire Mgr Gauthier présidaient ces différentes séances. La pluie du matin, comme le faisait remarquer Sa Grandeur, n'a pas refroidi la charité des fidèles. Aussi ce zèle fut récompensé, et dès 2 heures de l'après-midi, le vent s'élevait, chassait les nuages et bientôt un gai soleil nous souriait.

Réunion des Mères de famille.

Elle a lieu à 2.30 heures, dans la salle académique du séminaire, sous la présidence de Mgr Gauthier, auxiliaire de Montréal.

Les travaux présentés ont trait aux devoirs des mères de famille envers leurs enfants, au point de vue de la formation religieuse et eucharistique.

Extrait du Premier Rapport.

Le premier rapport est présenté par M. l'abbé *Comtois*, curé de Terrebonne, sur l'*Education eucharistique des enfants dans la famille*.

Il s'adresse aux mères de famille, leur disant que c'est surtout à elles à faire ce premier travail de rapprochement de leurs enfants vers le Dieu de l'Eucharistie.

A la maison, dit-il, lorsque vous vous mettez en prière, l'enfant écoute, balbutie, cherche à vous imiter.

L'enfant se tourne donc instinctivement vers Dieu. Tout ce que vous lui dites, le ramène vers cet amour naïf qui fait tout son charme et sa beauté.

L'orateur ajoute qu'il faut inspirer à l'enfant de se porter de lui-même vers l'Eucharistie, en sorte que l'éducation qu'on lui a

donnée dans la famille ait un prolongement dans sa vie lorsqu'il aura grandi.

L'enfant, dit-il, doit comprendre par lui-même la grandeur de l'acte qu'il accomplit. Pour que l'enfant devienne ce que Dieu veut qu'il soit, il faut qu'il apprenne à combattre, et pour que ce travail soit efficace, il n'y a pas de moyen plus grand et plus salutaire que la réception de la Sainte Eucharistie. Car c'est dans la communion fréquente qu'il trouvera un amour toujours de plus en plus grand envers Dieu.

L'orateur dit aux mères de famille que Dieu les a placées comme intermédiaires entre lui et leurs enfants. C'est elles qui feront germer cette vie divine dans leur cœur. La mère est sans contredit le plus puissant moyen pour accomplir ce grand travail de transformation religieuse chez les enfants que Dieu lui a donnés.

Quant aux moyens à employer pour faire cette éducation religieuse de vos enfants, continue-t-il, il ne suffit pas de leur faire apprendre leurs prières; il faut aussi les leur expliquer, en se servant autant que possible du langage qu'ils en voient ordinairement, mais sans d'autre part surcharger leur mémoire.

Il faut aussi leur donner des leçons de chose; mieux que personne, les mères leur découvriront des vérités qui ne sont pas à la portée de leur intelligence, mais qui peuvent très bien être saisies par eux, à condition qu'on les grave dans leur mémoire à l'aide d'explications sensibles, c'est-à-dire concrètes.

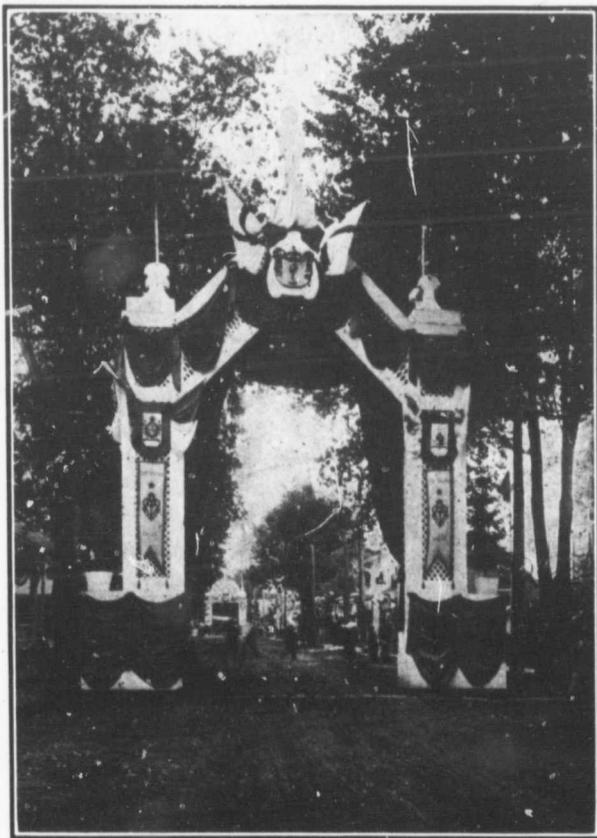
Il termine en disant aux mères de famille, que c'est à elles qu'est dévolu le soin de faire la vraie éducation religieuse de leurs enfants, que c'est à elles à les envoyer à Jésus.

Réunion des Pères de famille.

Vibrant Appel de Mgr Bruchési aux hommes.

Messieurs, si nous nous contentons de ne communier qu'une fois l'an, ou très peu souvent, c'est que nous ne croyons au Christ qu'une fois en passant. La conclusion s'impose, c'est que vous devez communier souvent, très souvent, même tous les jours, si possible. Messieurs, nous savons maintenant la théorie, il s'agit de la pratiquer. Quand il est question de fortune, d'affaires, de jouissances, vous n'êtes jamais satisfaits; votre devise c'est: Encore plus, encore plus! Après un festin copieux, vous courez à un festin nouveau; et quand il s'agit des choses les plus nobles, quand c'est notre salut qui est en jeu, nous ne voudrions pas la théorie du plus possible? Contradiction, erreur! Allez à l'Eucharistie; c'est là que vous trouverez tous les secours pour

vos besoins; participez à ces communions générales du dimanche. Vous êtes chefs de famille; à ce titre vous devez l'exemple. Voici: vous voulez que vos enfants soient justes plus tard, qu'il soient honorables, honnêtes, pour cela vous pratiquez vous-mêmes la justice, l'hon-



— Un des six Arcs de triomphe —

nêteté, vous vous montrez honorables dans tous vos actes; vous désirez qu'ils soient laborieux, vous êtes assidus au travail; qu'ils soient pieux, vous les conduisez à l'autel en votre compagnie; qu'ils soient sobres, vous vous faites les apôtres de la tempérance. Eh bien! est-

ce que vous ne voulez pas qu'ils soient des fidèles enfants de l'Eglise par la pratique de la communion fréquente? Puisque vous êtes leurs pères, conduisez-les à la Table de famille; il fait si bon communier ensemble, s'asseoir à la même table.

Que la conclusion soit donc que vous communiez souvent, vous, hommes, chefs de famille, vous, jeunes gens, l'espoir de l'Eglise et de la Patrie.

J'ai fini, Messieurs, vos prêtres continueront votre éducation eucharistique pour votre grand bonheur. Vous avez communie quand vous aviez dix ans, et vous avez ressenti alors toutes les joies, les émotions de vos petits enfants; sachez revivre ces beaux jours d'autrefois; qu'en ceci au moins, vous restiez toujours petits enfants.

Enfin, un jour viendra où ce sera la communion dernière, ce sera l'heure du départ; qu'entre ces deux communions, celle de dix ans et celle du bord de la tombe, vous semiez une abondante moisson de communions fréquentes. Oui, que le Christ vienne souvent en vous. Il sera le gage assuré de votre persévérance dans le bien; il jettera le bonheur dans vos familles et le succès dans vos entreprises.

Le grand jour.

Dimanche fut la grande journée. Le temps est superbe quoiqu'un peu froid. Dès 7 heures du matin, les trains déversaient à Sainte-Thérèse les populations des paroisses voisines. Jusqu'à 10 heures, ce fut une vraie procession de fidèles de la gare au Séminaire. Elles arrivaient, ces pieuses foules, par groupe la plupart du temps, fanfare en tête, et celles de Sainte-Anne, Saint-Lin et Saint-Eustache, et celles de Terrebonne, de Saint-Augustin, Saint-Janvier, Sainte-Rose... de partout. A 9 heures, arrivaient de Montréal les fiers zouaves. Leurs sonneries furent entendues autrefois dans les plaines romaines et répétées par les montagnes italiennes; les échos thérésiens étaient honorés de les répéter. Ils se rangent devant le collège autour du baldaquin où doit se chanter la messe.

I.— Messe pontificale en plein air.

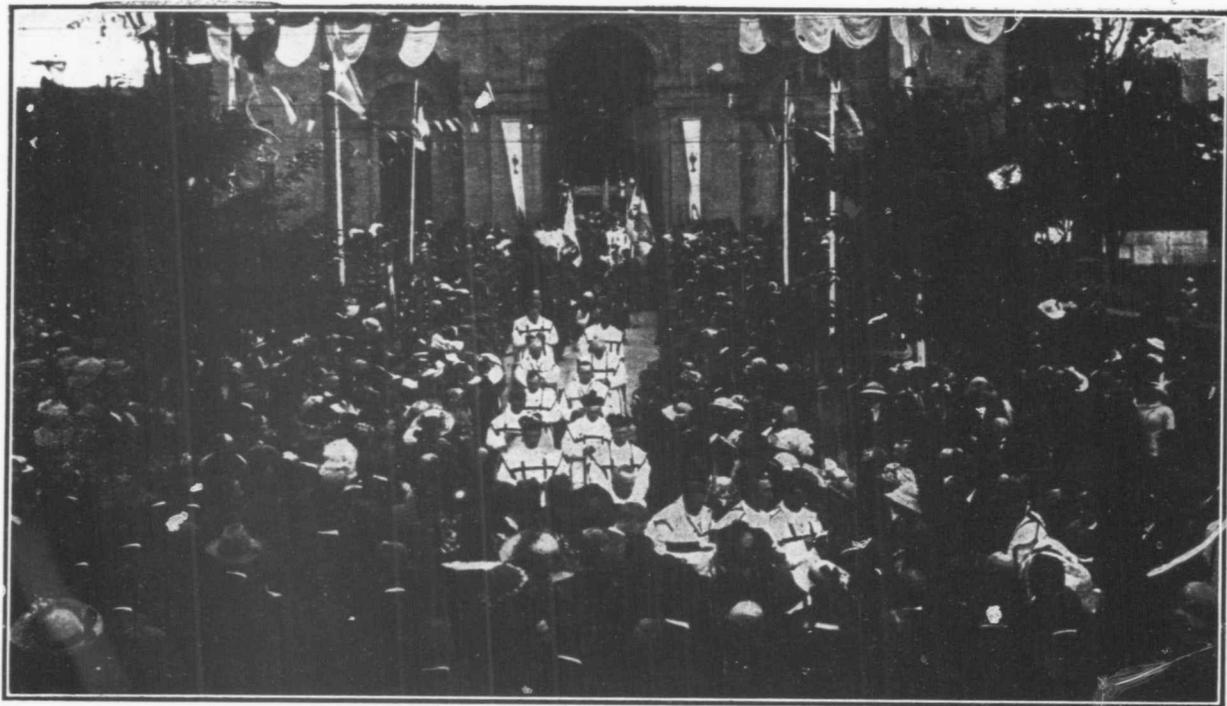
Il est 10 heures. Monseigneur, entouré de son clergé, apparaît sur le portique du collège, en habits sacerdotaux. Un coup de canon et des sonneries de clairon le saluent. Quel spectacle en ce moment ! Plus de 20,000 personnes sont massées sur les terrasses. D'un point élevé, c'est superbe à voir ces milliers de têtes, ces couleurs variées, ce va et vient continu, ces brillants uniformes des gardes, cette foule qui arrive empressée, qui se presse, arrive encore, arrive toujours, envahi les terrasses du Séminaire, comme bientôt la rue Saint-Charles et le terrain de la fabrique, déborde dans les cours des élèves, va même jusqu'à s'installer à toutes les fenêtres du collège. A la messe, Mgr l'archevêque officie, assisté de M. le chanoine Cousineau et de M. le supérieur du Séminaire comme diacre d'honneur, de MM. les abbés Godin et Matte comme diacre et sous-diacre d'office. Les élèves du collège, accompagnés d'un orchestre puissant, exécutent la messe du second ton. Le sermon fut digne d'une si grandiose démonstration. La voix puissante de l'orateur, M. l'abbé N. Fauteux, vicaire au Mile-End, était entendue sans peine jusqu'au bout des vastes terrasses où ondulait la foule. Au *Sanctus* on vit des larmes couler sur bien des joues. Jésus, roi des peuples, des villes, des villages et des cœurs, régnait vraiment sur cette foule. D'elle-même, elle s'inclinait pieusement. Pendant que les clairons sonnaient le "*salut à Dieu*," on se serait cru dans un vaste camp militaire dont Dieu était le chef invisible, mais vénéré et béni. La messe se termina par la bénédiction papale, donnée à la foule par Mgr. l'Archevêque.

2. — Procession solennelle du T. S. Sacrement.

Durant toute la matinée jusqu'à 1.30 heure de l'après-midi, des trains spéciaux venant de toutes les directions se sont succédé sans interruption, déversant un flot toujours grossissant de pèlerins. Toute cette masse, que les rues trop étroites pouvaient à peine contenir, vint

se masser devant l'église. C'est de là que devait partir la procession du Très Saint-Sacrement, pour défiler par les rues Blainville, Turgeon, Dubois, Saint-Jean, Saint-Charles et s'arrêter au reposoir en face du collège. Comme tout est bien prévu et organisé, rien ne retarde le départ. Aussi dès 1.30 heure commençait le défilé des paroisses. Il dura jusqu'à 3 heures, moment précis où un coup de canon et les cloches sonnait à toute volée annonçaient que le Saint-Sacrement, porté par Monseigneur G. Gauthier, apparaissait sur le seuil de l'église. Vingt paroisses étaient représentées et figuraient en corps dans ce défilé, sans compter les gardes Ville-Marie, Duvernay et du Saint-Sacrement, les sociétés de secours mutuels et les zouaves de Montréal, jeunes et anciens. Mgr l'archevêque et Mgr Forbes, un nombreux clergé en habits sacerdotaux, les élèves du Séminaire en surplis escortaient le dais. Partout sur le parcours, les femmes, les enfants sont rangés sur les trottoirs, garnissent les estrades dressées pour la circonstance. On entend raisonner les airs des fanfares, le pas cadencé des bataillons, le bruit des prières et des chants. C'est une harmonie qui monte, s'éteint, renaît pour se prolonger sans fin. Le spectacle est pieux, édifiant, consolant pour les cœurs. A 4 heures, l'ostensoir était déposé sous le baldaquin. Il fallait voir le coup d'œil que présentait cette masse humaine de plus de 30,000 personnes. Jamais Sainte-Thérèse ne fut témoin de spectacle plus grandiose et plus imposant. Au loin ce sont les curieux en grand nombre et venus de très loin; c'est la partie agitée du groupe; plus près ce sont les paroisses prenant part au congrès, serrées autour de leur bannière qu'agite un léger vent; enfin, autour du reposoir, les élèves en surplis, les zouaves, les gardes en brillants uniformes.

Une fois de plus nous avons senti, et comme touché du doigt la mystérieuse, la divine attraction qu'exerce sur l'âme populaire la Très Sainte Eucharistie. Sans doute, comme au Congrès de 1910, l'homme avait fait sa petite part. Mais, qui donc avait remué et attiré toute cette multitude que les rues trop étroites pouvaient à peine contenir? Qui donc faisait palpiter d'émotion sainte et vibrer d'enthousiasme toutes ces âmes? Dieu



Défilé du clergé — Le T. S. Sacrement apparaît sous le portique de l'Eglise

présent et vivant dans la petite Hostie, le même qui, parcourant comme autrefois en Judée les rues et les places publiques, attirait à lui les foules, se faisant proclamer par elles l'unique Sauveur et Souverain Maître, répandant sur elles, en retour, des grâces de salut et les bénédictions du ciel.

Tous les regards convergent vers ce petit point blanc qu'on aperçoit sur l'autel, dans l'ostensoir d'or. Tous les cœurs saluent Jésus, le roi, le maître de l'univers. Sa Grandeur lentement, avec solennité, avec majesté, trace sur la foule agenouillée, des signes de croix avec l'ostensoir qui contient Jésus. Les clairons sonnent, et bientôt la foule relevée crie les invocations: "Dieu soit béni!—Béni soit son saint nom, etc." Le congrès va se terminer.

Puis, au chant du "Laudate" exécuté par toute l'assistance, le Saint-Sacrement fut transporté du reposoir à la chapelle du séminaire. La foule se dispersa au son des fanfares et des clairons. On entendait crier: "Vive Pie X.—Vive Mgr Bruchési." Le congrès était terminé.

Plus d'un, à ce moment, se rappela la fin inoubliable du congrès de Montréal, alors qu'une foule de près de quatre cent mille personnes, réunies sur le Parc Mance, répondaient aux prières du cardinal-légat et de Mgr Bruchési.

Le soir, nouveau défilé à travers les rues du village illuminé, zouaves en tête, et puis vers 9 heures, grand feu d'artifice sur les côteaux voisins du Séminaire. Les démonstrations publiques étaient finies. Chacun reprenait le chemin de sa demeure. On entendait partout ces mots: "C'est triste que des choses si belles durent si peu longtemps. Tout est fini." Pourtant, tout n'était pas fini. Répétant une phrase de Sa Grandeur, il faudrait ajouter: "Le congrès va se continuer dans ses bons résultats." A l'occasion du Congrès, Jésus a été vraiment bien glorifié dans son sacrement d'amour, et nul doute que bien des grâces ne soient descendues sur tous les Congressistes et sur toutes les paroisses qui lui ont préparé ce superbe triomphe.



SUJET D'ADORATION

Le Sacré-Coeur et le Purgatoire

I. — Adoration : Justice du Sacré-Coeur.

En professant avec l'Eglise catholique la vérité du Purgatoire, adorons sous les voiles de faiblesse du Sacrement le Créateur du Purgatoire et le Chef de l'Eglise souffrante. " C'est de la rencontre dans son Cœur sacré de la Miséricorde et de la Vérité, et du baiser que s'y sont donné la Justice et la Paix, " qu'est née cette institution terrible et pleine de condescendance à la fois, qui punit dans des tortures inconnues de la terre les moindres restes des souillures ou des dettes du péché, mais qui en purifie et qui en délivre, et qui permet à l'âme d'achever dans un miséricordieux répit la préparation requise pour prendre place au festin éternel de l'Agneau sans tache.

La Sainteté et la Justice allument le foyer du feu qui dévore sensiblement et du désir qui consume spirituellement ; et l'âme y est plongée aussi longtemps qu'il lui reste une ombre de souillure à effacer, une obole de dette à payer. Que la Sainteté et la Justice du Cœur sacré sont donc redoutables, et quelle terrible lumière projette sur lui le feu du Purgatoire !

Le Purgatoire fait resplendir ces perfections du Sacré-Cœur, et nous le montre aussi saint, aussi juste qu'il est aimant : mais il est bien vrai que, là comme partout, l'amour domine " et que ses miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres. "

Le Cœur sacré y opère constamment la rédemption en achevant, par l'application des mérites de sa passion et de sa mort, renouvelées sur l'autel eucharistique, la purification des fautes et la libération des dettes des chères détenues. — Le doux Pasteur du Sacrement veille sur cette basse région de son empire ; il projette des clartés dans l'obscurité qui l'enveloppe, il verse des flots de rafraichis-

sement dans les feux qui la dévorent, il la pénètre d'une atmosphère de paix et de silencieuse résignation ; il y entretient l'amour et l'espérance : un amour qu'aucun péché ne peut tuer, une espérance assurée de sa récompense. Il y vit, et les chères âmes, torturées au delà de toute expression, y vivent cependant de sa vie et pour sa gloire. Adorons-le avec elles : *Regem cui omnia vivunt, venite adoremus !*

II. — Action de grâces : La Miséricorde.

Quelque terrifiante que soit la vue des exigences de la Sainteté qui purifie les âmes dans le feu corporel et dans le feu des désirs inassouvis, il n'en est pas moins vrai que la pensée qui a présidé à l'ouverture du Purgatoire est une pensée de suprême miséricorde, que nos actions de grâces dans le temps et dans l'éternité ne suffiront pas à louer comme elle le mérite.

Le temps normal de l'épreuve est la mesure de vie accordée à chacun sur cette terre. La divine largesse l'a remplie de dons précieux, la providence du Rédempteur l'a munie d'institutions puissantes, et il la partage en personne avec nous, nous y relevant constamment de nos fautes : il semble bien qu'elle dût toujours, pour peu qu'on y voulût apporter de fidélité, se terminer à la récompense éternelle. En tout cas la Justice et la Miséricorde même sembleraient bien justifiées de juger définitivement dès le dernier soir de la vie, "où se termine la journée, après laquelle on ne peut plus travailler" ; et ce jugement serait le ciel pour ceux qui ont ici-bas lavé leur robe de toute tache dans le Sang de l'Agneau, et l'enfer pour tous ceux qu'une tache, pour légère qu'elle fût, en rend indignes. S'il avait plu au Seigneur, maître souverain de ses dons, qu'il en fût ainsi, il eût bien fait, et personne n'aurait le droit de lui en demander raison.

Mais sa Miséricorde, qui a mesuré tous les instants de notre vie, veut lui survivre et se faire sentir encore jusque dans le tombeau, vivifiant la mort, faisant germer la poussière ; et elle donne à toutes les âmes qui ne meurent pas radicalement séparées du Christ par le péché mortel, un lieu pour poser le pied et ne point tomber dans l'abîme au moment du périlleux passage, un moyen assuré de se laver des derniers restes de leurs fautes, une monnaie authentique pour payer toutes les dettes temporelles de leurs péchés, un répit pour achever leur préparation au ciel : c'est le Purgatoire ! Quiconque y tombe est assuré d'en remonter pour le ciel.

En vérité, le feu en fût-il plus ardent encore, et la privation de la vue de Dieu plus douloureuse ; le temps de ce double supplice durât-il des siècles, n'est-il pas évident que

ce répit auquel nous n'avions aucun droit, et cette reprise inattendue de la vie, sont un admirable et miraculeux surcroît de la miséricorde de notre Dieu, le chef-d'œuvre de la pitié avisée du Cœur de notre Sauveur ?

Bénédissons avec les saintes âmes le Cœur sacré : car, non content de leur avoir gratuitement accordé cette grâce de mourir dans son amour, que nul ne peut se mériter d'une manière certaine, il les a recueillies après leur mort pour qu'elles ne tombassent point dans l'abîme éternel.

III. — La Propitiation : La malice du péché.

Peu de considérations sont aussi efficaces que celle du Purgatoire pour faire comprendre le mal du péché, l'injure qu'il fait à Dieu, la blessure qu'il inflige au Cœur de Jésus, le tort qu'il apporte à l'âme, et par conséquent, pour en donner la haine et porter à en faire pénitence. Car, étant donné l'amour du Sauveur pour les âmes du Purgatoire et leur amour pour lui, comment comprendre l'horreur, la profondeur, la durée des tourments où elles sont jetées : simplement pour expier des taches légères, des restes de péché, des dettes temporelles dues au péché, sinon en admettant que la plus petite faute est le plus grand des maux, et que d'en conserver la tache est le plus grand des malheurs ? Nous n'avons qu'à ouvrir le livre de la révélation du Sacré-Cœur pour voir avec quelle sévérité ce Cœur de bonté et de pitié punit, après la vie, les fautes volontaires de ses amis ; et leur négligence à s'en purifier pendant que sur cette terre il tenait ouvertes les sources de l'expiation salutaire :

Voici sur leurs peines corporelles une révélation qui montre qu'elles diffèrent peu de celles de l'enfer :

“ Une fois, comme j'étais devant le S. Sacrement le jour
 “ de sa fête, tout d'un coup il se présenta devant moi une
 “ personne tout en feu, dont les ardeurs me pénétrèrent si
 “ fort qu'il me semblait que je brûlais avec elle. L'état pi-
 “ toyable où elle me fit voir qu'elle était en purgatoire me
 “ fit verser une abondance de larmes. Elle me dit qu'elle
 “ était ce religieux bénédictin qui avait reçu ma confession
 “ une fois et qui m'avait ordonné la sainte communion, —
 “ en faveur de laquelle Dieu lui avait permis de s'adresser
 “ à moi pour obtenir du soulagement dans ses peines. Il
 “ me demandait pendant trois mois tout ce que je pourrais
 “ faire et souffrir, et il me dit que le sujet de ses grandes
 “ souffrances était : d'abord qu'il avait préféré son propre
 “ intérêt à la gloire de Dieu par trop d'attache à sa réputation ; — le second était le manquement de charité envers
 “ ses frères ; — le troisième, le trop d'affection naturelle
 “ qu'il avait eue pour les créatures et le trop de témoignages qu'il leur en avait donné dans les entretiens spirituels, ce qui déplaisait beaucoup à Dieu. — Il me serait

“ difficile d'exprimer ce que j'eus à souffrir pendant ces trois mois. Car il ne me quittait pas, et, du côté où il était, il me semblait le voir en feu, mais avec de si vives douleurs que j'étais obligée d'en gémir et d'en pleurer presque continuellement. ”

La chère confidente, entrant dans les désirs du Sacré-Cœur, s'offrait en victime à la divine Justice en faveur des âmes, et le Sacré-Cœur l'immolait et la faisait souffrir sans pitié.

Faisons comme elle : compatissons et souffrons.

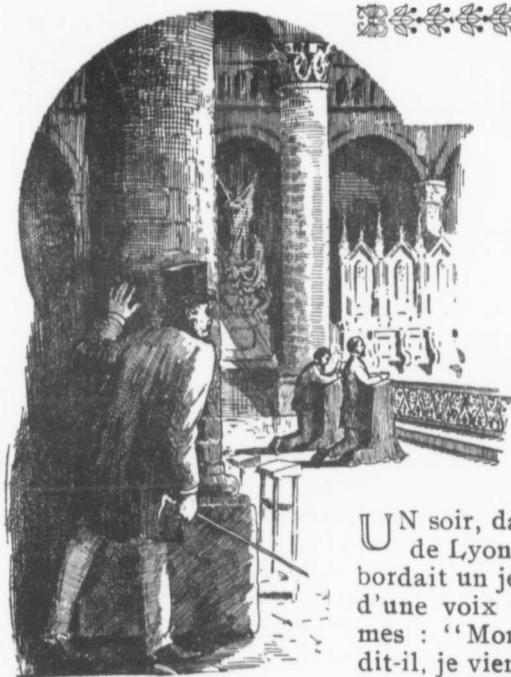
IV. — La Prière : La charité envers les défunts.

Le Sacré-Cœur fit connaître à la B. Marguerite deux ordres de moyens efficaces pour le soulagement des chères âmes : la prière, et les œuvres pratiquées en union avec les siennes.

La prière sous toutes ses formes ; mais surtout la prière sacramentelle, c'est-à-dire la *sainte Messe*, application intégrale de la mort et des mérites de Jésus ; disant “ Que ces pauvres âmes demandent particulièrement des messes en l'honneur du Sacré-Cœur ; ” — la sainte *Communión*, qui rend l'âme si agréable à Jésus et si puissante sur son Cœur : “ Une religieuse décédée me dit de m'adresser à vous, ma bonne MÈRE, écrivait la Bienheureuse à sa Supérieure, pour vous demander une communion générale : ” — *l'adoration* du Saint Sacrement, car c'est lorsque la Bienheureuse prolongeait ses prières au pied du Tabernacle que les âmes souffrantes l'entouraient et la suppliaient d'intercéder pour elles.

Les *vertus* indiquées soit par le Sacré-Cœur, soit par les âmes du Purgatoire elles-mêmes comme les plus efficaces sont : la pureté, — la charité, — la pénitence — et l'humilité. Ces vertus, la Bienheureuse demandait qu'on les pratiquât en union avec le Sacré-Cœur, dans le Cœur même de Jésus, avec le regard intérieur tourné vers le Saint Sacrement, vous consacrant tout à lui et tout ce que vous direz et penserez ; vous offrirez à Jésus au Saint Sacrement “ tous les saints sacrifices qui se célèbrent dans la sainte Eglise, lesquels vous prierez vos bons anges d'entendre et d'offrir à Dieu pour apaiser sa justice. ”

“ Le soir vous ferez un petit tour par le Purgatoire en la compagnie du Sacré-Cœur en lui consacrant tout ce que vous aurez fait, pour le prier d'appliquer ses mérites à ces saintes âmes souffrantes. Et vous les prierez même “ temps d'employer leur pouvoir pour obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et la fidélité du Sacré-Cœur, en répondant à ses désirs sur vous sans résistance. ”



Pour
sa
Mère

UN soir, dans une église de Lyon, un officier abordait un jeune prêtre, et d'une voix pleine de larmes : "Monsieur l'abbé, dit-il, je viens d'apprendre la mort de ma mère. Ma

mère était tout mon amour et la joie de ma vie ; et quoique je sois un pauvre chrétien, mon cœur m'a dit que je devais à ma mère tant aimée une communion pour son âme... Ce sera la consolation de mon cœur brisé...." Il se confessa en pleurant, le visage dans ses mains. Le lendemain matin, il vint communier à la messe du jeune prêtre, et, depuis ce jour, prêtre et soldat s'aimèrent plus que deux frères. La guerre de Crimée les sépara deux ans, après quoi, à l'aube d'un jour de juin, l'officier arrivait chez son ami : il traversait Lyon avec son régiment, et il avait pris le devant, altéré de pouvoir communier pour sa mère à Fourvière... Le prêtre sut ensuite qu'il renouvelait souvent cette chère communion... La guerre d'Italie le trouva lieutenant-colonel, et il tomba en héros sur le champ de bataille de Magenta ; il avait encore communié pour sa mère peu de jours avant. On trouva sur lui un crucifix et un petit livre marqué aux pages des *Prières pour la communion... et pour les morts.*



→ Une âme eucharistique ←

La Vicomtesse Le Vasseur,

— 1810-1868 —

(Suite et fin.)

Sa vie d'unton à Dieu.



E qui marque plus que tout la voie de M^{me} Le Vasseur d'une touche exceptionnelle et divine, c'est le don d'oraison ininterrompue qui tenait son âme unie à Dieu. Dès son enfance, elle avait reçu le don de la prière savoureuse et ingénue. Elle parlait à Dieu comme si elle l'eût vu. De fait, ses directeurs sont convaincus qu'elle était favorisée parfois de visions de Notre-Seigneur. Elle faisait chaque année une retraite. " J'ai besoin, toute affaire cessant, de me rassasier de Dieu, disait-elle alors. C'est le bon temps que celui-là. Après cela on revient au milieu des champs. Mais qu'est-ce que cela fait, puisque Notre-Seigneur vient chaque jour dans nos cœurs, disant : C'est moi ! "

C'est ici que nous devons regretter que M^{me} Le Vasseur ait brûlé presque toutes ses notes de retraites, et exigé de ses confesseurs la destruction de toutes ses lettres. Le peu qui en est resté nous révèle une âme parvenue à l'union la plus intime avec Dieu, son amour pour Jésus au Saint Sacrement y éclatant à chaque page.

Après une méditation sur l'amour de Dieu, elle écrit : " Je n'ai pu aller plus loin que ces mots : Considérant très affectueusement tout ce que Notre-Seigneur a fait pour moi... Alors j'ai été écrasée, mon cœur n'y a plus tenu, mes larmes arrivaient, et Jésus continuait à remplir mon cœur, sans pitié pour mes forces. "

" Mon enfant, me dit-il, il y a deux amours : Marthe et Marie. Je veux pour toi celui de Marie. Désormais,

tu n'agiras qu'après avoir échangé un regard de ton cœur dans le mien. Maintenant la vie à nous deux : la tienne dans la mienne, la mienne dans la tienne. ”

Dans une longue effusion, elle redit à Dieu comment, éprise de son amour, elle a osé aspirer au bonheur d'un céleste mariage avec le Christ :

“ O mon Epoux céleste, permettez-moi de l'avouer hautement. C'est qu'une passion bien vive s'est déclarée depuis bien longtemps pour vous au fond de mon cœur. Elle fait souvent mon supplice, par l'impossibilité où je suis ici-bas de me réunir à vous sans nuage. C'est surtout lorsque je suis seule au pied de votre tabernacle, sur lequel mes yeux, toujours fixés, semblent réclamer la vue des saintes Espèces qu'il renferme. Là, moins heureuse que l'épouse du sacré Cantique qui apercevait son Bien-Aimé au travers des barreaux, et qui du moins pouvait contenter un peu la vivacité de son amour, moi, qui n'ai ni fenêtre, ni treillis, mais une porte fermée et bien épaisse qui me dérobe Celui que réclame mon amour, je suis saisie d'une sainte impatience ! Qu'il faut donc me contenir pour ne pas prendre cette clef du tabernacle, saisir avec violence et joie le vase sacré qui, lui, plus heureux que moi, contient le Corps, le Cœur de Celui que j'aime ! Lui au moins conserve sans les consommer ces saintes Espèces. Inutilement je regarderai cette porte qui ne s'ouvrira qu'une fois le jour. Alors, toute hors de moi-même, j'avancerai près de l'autel et je le baiserai. Mais c'est trop peu... J'irai jusqu'à cette porte bénie et là, sur la serrure, j'appliquerai mes lèvres encore teintes du Sang de mon Maître (comme on me l'a permis), puis je ne pourrai aller plus loin. Au supplice de l'amour qui ne peut s'apaiser ici-bas quand Jésus-Christ en est le principe, il faut l'éternelle réunion, afin que l'objet aimé n'échappe plus, et qu'une fois confondu avec Lui on vive en Lui et avec Lui.

Vous m'appelez à votre union intime. Toute ma piété se réduit à mériter de devenir votre épouse, car il y a longtemps que vous m'avez permis de prendre ce nom délicieux. Je veux surtout me rendre digne de le porter éternellement : car après avoir si souvent solennisé ici

bas les noces de l'Agneau du festin eucharistique, pourrais-je ne pas fêter ce banquet des noces éternelles où s'assièront vos épouses ? Devenue telle chaque jour par la communion, je contracte avec vous cette alliance intime scellée par votre Sang divin. Je suis transformée en vous, je deviens vous-même, car vous et moi nous ne faisons plus qu'une seule et même chose. Mon délicieux Epoux, apprenez-moi donc à me contenter de cette union, à en jouir avec cet abandon paisible qui modère le besoin de vous voir face à face."

Ses désirs du ciel.

Mais à mesure que les années s'écoulent, les désirs de l'épouse de Jésus-Christ deviennent plus ardents. Sur cette terre, l'âme ne peut célébrer que les fiançailles d'une union qui se consommera au ciel. Elle y aspire à ce ciel, objet de tous ses vœux, écrit-elle, " ce ciel où l'on vous voit, où l'on vous aime, où l'on vous comprend, où l'on s'unit à vous sans terme et sans fin ! Que sera le ciel, où, dans un transport continu de l'amour le plus ardent, on sera, par la fusion de la volonté, de l'intelligence, du cœur, abîmé dans cet océan de l'amour, dans la claire vision et l'union la plus intime ? Que sera-ce quand on comprendra ce qu'ici-bas on ne sait ni balbutier ni même nommer ? Quelle union, ô mon Dieu, que cette éternelle consommation en l'amour de l'âme qui vous a choisi, et que vous avez choisie et nommée votre épouse ! Que sont les figures, les noms dont se sert l'amour profane pour redire et rendre ces excès, ces ineffables jouissances, ces ravissantes intimités, ces prodigieuses inventions de l'amour de Jésus-Christ ? O mon Dieu, que réservez-vous à l'âme qui soupire et tend vers vous, et qui meurt du désir de vous voir, de vous posséder au ciel ? Oui, mon Dieu, je vous demande de briser mes liens, de me permettre enfin de m'unir à vous pour jamais, vous dont j'ai faim et soif, vous que j'ai toujours aimé, toujours cherché, toujours désiré. Ne puis-je pas dire aussi, malgré mon indignité, que déjà mon Seigneur Jésus-Christ m'a donné pour arrhes son anneau et m'a décorée d'une couronne comme son épouse, couronne que j'espère et demande à son divin Cœur pour l'éternité ? "

Sainte mort de son époux

Avant de voir s'ouvrir devant elle les portes de l'éternelle patrie, Mme Le Vavas seur eut l'immense douleur de perdre le digne compagnon de son existence. La mort de M. Le Vavas seur fut sainte comme sa vie. " Nous sentions le ciel ouvert, écrit-elle, et nous courbions la tête sous cette volonté de Dieu qui voulait un saint de plus à couronner. Pour le juste, la mort est le commencement du bonheur. Il en jouit celui qu'il m'a été donné de connaître et d'aimer comme un élu, une âme d'élite au-dessus de la terre... J'accepte, je bénis, j'adore la volonté de Dieu ; mais mon cœur est broyé et mon âme désolée. Que faire ?... Demeurer debout au pied de la croix, la baiser, regarder le ciel, puis adopter pour devise en Jésus-Christ : *le devoir*. Alors on ne recule devant rien, et les larmes ont beau arroser les actions de cette pauvre vie, on espère que Dieu les bénira quand même. "

De cette épreuve la vicomtesse Le Vavas seur sortait brisée mais transfigurée. En traversant son cœur, la douleur y avait ouvert une source nouvelle de virile énergie et de saintes ambitions. Parvenir à l'union divine, conduire au ciel tous ceux qu'elle aimait en leur infusant l'amour de Jésus, la passion de l'Eucharistie dont elle était elle-même consumée, devint plus que jamais son unique préoccupation, disons mieux son tourment. Elle y travailla encore près de dix ans. Alors le divin Maître jugea sa tâche achevée et sa couronne prête.

Pendant sa retraite de 1862. Notre-Seigneur lui avait révélé ce que serait sa mort :

" Pour l'âme que je nourris chaque jour de mon Corps sacré et sur laquelle, presque tous les jours, je répands mon Sang divin pour la purifier toujours de plus en plus, la mort n'est qu'une délivrance et la jouissance du Bien-Aimé. Elle brise les chaînes qui captivent l'épouse Jésus, pour resserrer les liens qu'il a contractés avec elle de toute éternité. La mort ! mais c'est le baiser éternel de l'Époux qui vient au-devant de sa bien-aimée,

Aussi n'importe l'heure. Je t'ai voulue par mon amour de privauté, toujours et chaque jour teinte de mon Sang divin, vêtue de la robe de nos noces, l'anneau de notre alliance au doigt. Je t'ai voulue ainsi pétrie de mon amour, afin que l'heure de ta mort soit celle où tu t'élançeras entre mes bras pour y boire à longs traits les ineffables délices de l'union. Je te posséderai, je te couronnerai, je te serrerai dans les chastes étreintes de mon amour, car souviens-toi que c'est l'Époux qui rompt le fil de ta vie, et il ne le fait que pour mieux posséder celle qu'il aime."

Les derniers moments

Cette promesse du Seigneur s'accomplit six ans plus tard, le 21 janvier 1861. Mme Le Vavasseur était souffrante d'un asthme chronique, sans cependant garder le lit. Les étouffements l'empêchaient même de s'asseoir, et c'est bebout, appuyée sur le dossier d'une chaise, qu'elle attendit la mort. On l'entendit murmurer plusieurs fois, se parlant à elle-même : " Mourir demain, mourir étouffée ! " Son directeur vint la voir, et elle se confessa, sans cependant manifester qu'elle croyait sa mort prochaine. Autour d'elle, on était sans appréhension. Quelques minutes après minuit, un léger bruit, semblable à celui d'un fil qui se rompt, se fit entendre dans sa gorge... Elle entra dans son éternité. C'était la réalisation de la parole de l'Évangile : " Vers minuit, on entendit crier : Voici l'Époux qui vient. Allez au devant du Seigneur ! "

C'était en la fête de sainte Agnès, qu'elle affectionnait particulièrement, parce que, comme cette jeune sainte, elle avait toujours aimé, toujours désiré, toujours cherché Jésus-Christ, et reçu de lui comme elle un anneau et une couronne mystiques, arrhes et symboles de l'éternelle union.

A l'annonce de la mort de Mme Le Vavasseur, le P. Oliyaint écrivit " qu'elle était allée à Dieu comme une flèche ". Ses ardents désirs alors s'accomplissaient, et, comme elle le disait un jour, elle n'avait plus à chercher son Époux, mais goûtait le bonheur de lui dire : Enfin, vous voilà, et pour toujours !

COMMUNION DU MARTYR

DANS LES CATACOMBES.

(Voir Gravure)

MON DIEU ! c'en est donc fait ! ils vont prendre ma vie !
 Pour Toi seul j'ai vécu ; pour Toi je vais mourir !
 Il faut enfin ce jour que dès longtemps j'envie ;
 J'en entends les apprêts..... Je vois le Ciel s'ouvrir !.....

.....
 Que mon attente est longue et que leur rage est lente !
 Ah ! qu'ils prennent mon sang, qu'ils torturent mon corps,
 Qu'ils brisent mes liens ! Mon âme impatiente
 Brûle d'aller vers Toi son unique trésor !....
 Insensés ! qui croyaient t'arracher, ô mon âme,
 Ta foi, ton bien suprême, et ton amour vainqueur,
 Mais leur effort fut vain : loin d'éteindre ta flamme,
 Leurs supplices n'ont fait qu'en embraser mon cœur.
 Seigneur, pardonne-leur ! écoute ma requête :
 Je t'implore et bientôt, j'irai mourir pour Toi.....
 Que mes propres bourreaux deviennent ma conquête,
 Qu'à mon dernier soupir ils embrassent ma foi !

.....
 O Maître ! souviens-toi de l'ardente prière
 Qui, du haut de ta Croix, monta jusques aux Cieux,
 Se mêlant à tes pleurs et suppliant ton Père
 Pour ceux qui te dressaient un gibet odieux
 Ce fut là ta vengeance, et ce sera la mienne.
 Oublie, au jour affreux de tes grands jugements,
 De mes fiers ennemis l'inextinguible haine,
 Ne leur impute point le prix de mes tourments,
 Ah ! quand je paraîtrai demain, devant ta Face,
 Dans mon linceul sanglant, par moi seul condamné,
 Je rougirai d'avoir, suivant de loin ta trace,
 Maître ! si peu souffert et si peu pardonné.

RENZY.


 ACTIONS DE GRÂCES
 AU
 VÉNÉRABLE PÈRE EYMARD

En rapportant les guérisons suivantes, attribuées par ceux qui les ont obtenues à l'intercession du Vénérable P. Eymard, nous n'entendons nullement prévenir le jugement de la sainte Eglise, ni nous prononcer sur le caractère surnaturel de ces faits.

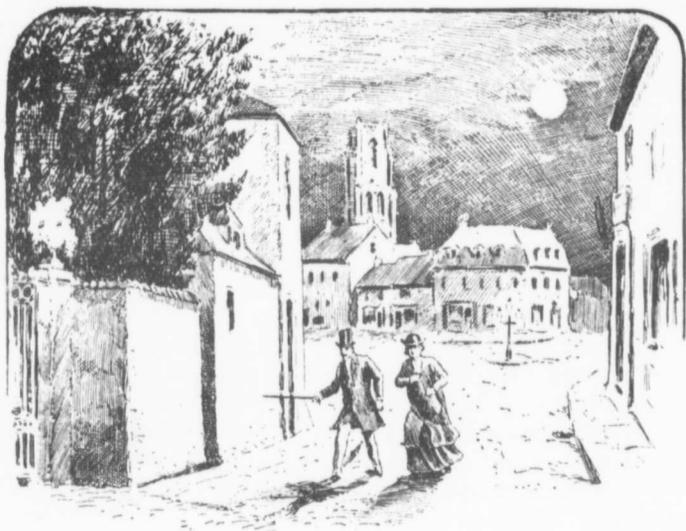
Sainte Blandine :— Ma petite fille étant atteinte d'un mal de jambe étrange qui l'empêchait de marcher ; ne sachant quoi faire je lui appliquai une image du Vénérable Père Eymard avec promesse de le faire publier. Et elle a été guérie.
 Dame A. L.

Montréal :— Mon enfant, âgé d'un an, avait de chaque côté de la gorge 2 glandes. Il fut guéri dans l'espace d'une seule nuit, après promesse de faire publier dans le Messager et par l'application de l'image du Vén. P. Eymard. J'avais essayé sans succès, plusieurs mois auparavant, toutes espèces de remèdes.
 Mad. L.

Saint-Joseph de Nicolet :— " Je viens solliciter une petite place dans votre Messager pour remercier la Très Ste-Vierge et le Vénérable Père Eymard. J'avais une bosse à une jambe qui menaçait de me rendre infirme toute ma vie. Le médecin me disait qu'il me faudrait subir une opération. Sur le conseil de ma tante j'ai fait une neuvaine et j'appliquai l'image sur la partie malade; aujourd'hui je suis parfaitement guéri. Mille remerciements au Vénérable Père Eymard pour une si grande faveur.
 Un petit orphelin L. S.

New-York :— Actions de grâces au Vénérable Père Eymard pour guérison d'une maladie déclarée incurable.

Il s'agit de la guérison de ma sœur, opérée il y a un an et demi à Paris pour cancer. Les médecins ont déclaré il y a une couple de semaines qu'elle est parfaitement guérie et qu'elle devait remercier le Ciel plutôt que la science. Elle a prié et fait prier le Vénérable, et a porté constamment une de ses reliques depuis l'opération.
 E. P.



LE VIATIQUE

L'HOMME saisit à deux mains le lourd heurtoir de fer et le laissa retomber de toute sa force sur le gros clou, à tête large, qui lui servait d'enclume. Un bruit éclatant retentit, roula dans les corridors, fut longuement répercuté par l'écho, s'affaiblit, s'éteignit enfin. Une lumière apparut presque aussitôt derrière les vitres verdâtres d'une fenêtre du premier étage, tandis qu'au rez-de-chaussée s'ouvrait l'étroit vantail d'une lucarne défendue par une grille.

— Qui va là ? demanda une voix cassée, rauque, animée par la colère. Qui donc ose frapper ainsi à cette heure ?

— Ce n'est pas à vous que j'en veux, demoiselle Victoire, répondit avec calme le paysan qui usait de si brutales façons pour éveiller les gens.

— Est-ce donc vous, Antoine Favel ?

Au même instant la fenêtre du premier étage s'ouvrit, et la vénérable figure, couronnée de cheveux blancs, du curé de Montcernin se montra, éclairée par la pâle clarté d'une lampe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à son tour d'un air étonné.

Mais demoiselle Victoire avait déjà fait tourner la clef dans la serrure, et le visiteur, ayant franchi le seuil du presbytère, fut introduit dans la cuisine, où régnait une douce chaleur. Le curé, s'étant revêtu de sa douillette par-dessus sa soutane, se hâta de descendre.

L'abbé Broëx, curé de Montcernin, était un vieillard de soixante ans, de haute stature, aux membres musculeux. Depuis trente ans, il dirigeait et gouvernait cette pauvre paroisse de deux ou trois cents âmes, située sur un des plateaux les plus élevés des Alpes savoyardes.

— Comme te voilà transi, Antoine ! dit l'abbé Broëx d'un ton affectueux ; assieds-toi et bois un verre de vin ; puis tu me diras ce qui t'amène si tard... ou plutôt si matin, car je me suis couché à minuit, et je dormais depuis...

— S'il y a du bon sens de se mettre au lit à des heures pareilles ! s'écria la servante du ton de la plus violente indignation... Ah ! vos livres, vos livres ! Que ne puis-je en bourrer le poêle de ma cuisine ! le bois est si cher !

— Qui donc travaillerait, alors ? Parle, mon brave Antoine.

— Monsieur le Curé, je suis venu des Aygues ici, tout d'une trotte. C'est loin ! Je suis parti un peu après la tombée de la nuit, mais il y a tant de neige !

— Est-ce qu'il y a un malade aux Aygues ?

— Hélas ! il n'y est peut être plus à cette heure, monsieur le Curé !... Vers midi il fut pris d'un mal subit... Il n'a pas repris connaissance. La femme et les enfants m'ont envoyé vers vous... Faut-il que le malheureux meurt sans confession ?

— Vite... mes bottes, mon manteau... Victoire... mon chapeau... pressez-vous ! Oh ! mon Dieu, faites que j'arrive à temps.

— Monsieur le Curé ne partira pas ! déclare nettement Victoire, qui néanmoins s'empressa de réunir les objets demandés, coiffa son maître d'un vieux chapeau réservé

pour ces sortes d'occasions, lui jeta un épais manteau de drap sur les épaules, et se dépêcha d'enduire de graisse les bottes de gros cuir... Non, non, monsieur le Curé, y pensez-vous par cette froidure? Il y a deux pieds de neige au moins...

— Quatre pieds, interrompit Favel, et pas de chemin tracé.

— Vous voyez! Et le ruisseau Noir...

Il coule à pleins bords et roule d'énormes pierres, ajouta le paysan.

— Tu ne m'as pas dit le nom du moribond, demanda le prêtre tout à coup.

— C'est Démétrius Blanc, répondit Antoine, qui fixa un regard timide sur la figure bouleversée du vieillard.

— Démétrius Blanc! Oh! mon Dieu! Démétrius Blanc!

La servante éleva vers les cieux ses deux bras, l'un enfoncé jusqu'au coude dans une botte, l'autre armé d'une brosse.

— Eh bien! voilà qui est bon! Doux Jésus... Oh! par exemple! s'exclama-t-elle tout-à-coup. Démétrius Blanc! Justement le seul mauvais sujet de la paroisse; le prêteur à usure, celui qui n'a pas mis les pieds à l'église depuis qu'il est revenu de France, il y a beau temps! Irez-vous, monsieur le Curé? Celui qui ne salue jamais la croix, qui siffle quand la procession passe! Un ivrogne... un larsonneur de biens... N'y allez pas, monsieur le Curé.

Sur quoi la bonne fille alla chercher des bas de laine et des gros gants en poil de lapin qu'elle tendit à son maître pendant qu'il se chaussait.

— Un homme, dit-elle en grondant, qui vous a insulté plus bas que terre et qui vous aurait battu, sans Antoine, ici présent.

Le vieux curé se leva, ayant terminé ses préparatifs.

— Allons, Antoine, dit-il, il faut que tu m'accompagnes, mon garçon. Le clerc est trop vieux et trop faible et ne pourrait faire cent pas dans la neige. Tu doubles l'étape, mais c'est une œuvre de charité qui te sera comptée là-haut!

— Pardi ! monsieur le Curé, quand même le clerc ou un autre viendrait, croyez-vous que je resterais ici, vous sachant exposé ?

— Adieu, Victoire, dit le curé. Vous n'oubliez pas d'envoyer ce matin une écuelle de bouillon et une bouteille de vin à la malade de chez Pierre-Jacques. Et dites un chapelet pour le pauvre Démétrius, ma fille.

Il ouvrit la porte ; le vent s'engouffra avec violence dans l'ouverture. La modeste église du village était, tout auprès, sur un plateau, qui dominait l'humble presbytère et les quelques chaumières éparses aux alentours. L'abbé Broëx y pénétra, accompagné d'Antoine, qui portait une lanterne. Il mit dans son sac de velours la petite pyxide renfermant la sainte hostie et la buire d'argent pleine de l'huile sacrée, et suspendit ce sac à son cou, boutonnant son manteau par-dessus. Antoine prit le rituel et la sonnette.

(à suivre.)

DERRIÈRE la MORT

Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer.

LAMARTINE.



'Étais mort.

On m'avait enveloppé dans un linceul ; on m'avait couché à l'étroit entre quatre planches ; on m'avait descendu dans une fosse ; on avait planté sur ma tête une croix avec cette inscription : CI-GIT : UN TEL.

CI-GIT !... Naguère, j'avais écrit aussi mon nom sur la façade de ma maison.

La maison demeura ; le nom fut remplacé par un autre ; et moi, je passai ; j'avais appartenu un instant à la ville des vivants ; j'appartiens maintenant à la cité des morts : CI-GIT.

Et il s'opéra en moi un changement étrange.

Les vers s'étaient mis à dévorer mon cadavre. Et une poignée d'animalcules avaient raison de celui qui fut un homme.

Et, peu à peu, toutes les parties de mon corps se désagrégeaient les unes après les autres ; les chairs se dissolvaient et abandonnaient les os ; les os se disloquaient et se réduisaient en poussière, et leur poussière se mêlait à la poussière de la terre.

Plus de visage, plus d'yeux, plus de mains, plus de pieds, plus de corps !

Il est tel naufragé dont le cadavre peut-être, après avoir été rongé par les flots de la mer, est venu échouer sur nos plages, sous la forme de quelques grains de sable.



Mêlé à l'arène du rivage, il se confond absolument avec elle, et la veuve désolée qui réclame à l'abîme un époux depuis longtemps disparu, ne sait pas que cet époux est plus près d'elle qu'elle ne pense, et que, sur la côte solitaire, elle foule en ce moment sa cendre.

Au fond de la fosse où l'on m'avait descendu, j'étais quelque chose comme ce débris de naufragé : quelques grains de poussière, c'était tout moi !

J'aurais tenu tout entier dans la main d'un enfant !

Et encore ce quelque chose diminua peu après.

Des eaux du cimetière portèrent ce qui restait de mon corps jusque dans le voisinage de la surface du sol. Une partie de ma substance fut absorbée par les herbes qui croissaient sur ma tombe. L'herbe se dessécha au souffle du vent et les atomes de mon corps se dissipèrent dans l'espace.

La croix et l'inscription étaient brisées depuis longtemps. Mon souvenir n'existait plus dans la mémoire des hommes. Que restait-il de moi ? Rien, pas même l'ombre d'un petit nom : *Parvi nominis umbra !*

*
**

Et je fus cela pendant des siècles et des siècles.

Et tous ces siècles écoulés, je changeai d'une façon plus merveilleuse encore.

En un clin d'œil, au son de la trompette de l'Ange, la terre qui m'avait recouverte tressaillit : toutes ces parcelles de mon être, dispersées dans la poussière de ma tombe ou à travers les souffles des vents, se réunirent. Mon âme se rejoignit à mon corps, et je ressuscitai !

Et c'était bien là *mon corps*, l'antique compagnon d'exil de mon âme, que mon âme s'associait de nouveau !

Et, pourtant aussi, c'était un *autre* corps.

Mon corps avait perdu ce qu'il avait de matériel, de corruptible, de passible, de pesant, d'opaque, de ténébreux ; il était devenu spirituel, incorruptible, impassible, agile, subtile, lumineux.

Et il ne rampait plus sur la terre, et il s'envolait vers le ciel, et il parcourait les espaces, et il resplendissait comme un soleil, et il allait se perdre dans le sein de Dieu.

Et mes yeux voyaient Dieu ; et mes oreilles entendaient Dieu, et tous mes sens s'enivraient de Dieu, et tout mon cœur se fondait en Dieu.

Et j'étais arrivé au terme du changement et j'étais heureux pour l'éternité !

Alleluia ! Ceci n'est pas un rêve : c'est une espérance. Atome de poussière que je suis, je serai citoyen du ciel.

